

*Antoine Lencou*

Votre mort  
nous appartient

*À Lucie et Jess*

## 1. Lui, Roïn Venkoo

**L**es immeubles massifs étaient situés à la limite extérieure de la zone grise, près du fleuve du même nom et de la même couleur. En courant presque, le jeune homme sortit du tube TransT et se rendit directement dans le bâtiment officiel. Celui-ci était immense, et il erra un long moment dans le dédale des couloirs, passant devant une multitude de guichets sans savoir vers lequel se diriger. Il n'était jamais venu ici, évidemment, et il ne comprenait rien aux indications placardées çà et là. Après une demi-heure de tergiversations, il finit par se présenter à la réception où l'androïde de service lui demanda :

« Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ? »

Le jeune homme répondit d'une voix atone :

« Je cherche le bureau qui s'occupe des suicides.

— Cela concerne-t-il un proche ou vous-même ?

— Euh... C'est pour moi, oui.

— Descendez au troisième sous-sol, bureau 107. Ils vous recevront.

— Merci. »

Roïn Venkoo avisa un ascenseur et se rendit à l'endroit indiqué. C'est-à-dire qu'il se perdit de nouveau dans le labyrinthe de l'administration des Défunts, consulta deux plans et trois fonctionnaires mécaniques, avant de trouver au bout d'un couloir une minuscule porte en verre surmontée de l'indication *Service des Suicidés*. Le cœur battant sourdement, il entra. La salle d'attente aux tons rouges et gris était déserte. Il se tourna vers un nouvel androïde caché derrière un bureau, expliqua sa requête.

Le visage en plastique beige, une casquette en tissu vissée sur le crâne, le considéra un long moment, visiblement agacé. L'automate finit par croiser les bras devant lui et tapota le bureau de ses huit doigts articulés avant de demander :

« Avez-vous rendez-vous, monsieur ?

— Non, je ne savais pas que...

— Je suis désolé, coupa le fonctionnaire. Personne ne peut vous recevoir sans rendez-vous préalable.

— La salle d'attente est vide, peut-être puis-je patienter un peu ?

— Je crains que ce ne soit pas possible. »

Le jeune homme esquissa un mouvement d'irritation.

« Je me permets d'insister. Mon cas est urgent.

— Vous ne devriez pas faire preuve d'impatience, monsieur. Le suicide est une décision importante qui ne se prend pas à la légère, et ne doit être envisagé qu'en dernier recours. Avez-vous consulté un psychologue ?

— Pendant quatre ans, sans résultats notables.

— Vous a-t-on proposé un traitement par hypnose sous-somatique ?

— Je l'ai suivi à deux reprises. À chaque fois, j'ai rechuté dans les trois mois.

— Des thérapies de groupes ?

— Oui, par vidéo virtuelle, en apnée mentale ou sous Bêta-Rêv. Je n'attends plus qu'une délivrance complète maintenant.

— Il reste l'option d'une refonte totale de vos circuits mémoriels.

— Je perdrais mon intégrité intellectuelle. Je ne le souhaite pas, et la loi me permet de refuser cette extrémité.

— Je vous prierai de reconsidérer votre position, monsieur. La nature biologique est une chose précieuse. Depuis que le Forum Féminin Familial a proclamé que voir le ventre d'une femme distendu par la grossesse était disgracieux et dégradant, le taux de natalité de votre espèce a gravement chuté. Il est du devoir de tous d'éviter de gaspiller la moindre existence.

— Je ne comprends pas vos réticences, répliqua le jeune homme en haussant le ton. La loi permet le suicide, et je revendique ce droit aujourd'hui, voilà tout. Veuillez, s'il vous plaît, en prendre note. »

Le fonctionnaire d'État répondit, imperturbable :

« Oh ! Ne voyez dans mes observations que les recommandations qui incombent à ma charge. D'ailleurs, s'il ne s'agissait que de moi, j'expédierais ces histoires de suicides séance tenante. Mais vous connaissez les administrations, il faut obtenir les formulaires, remplir des papiers, attendre en vain les autorisations. Ah, je ne fais pas ce que je veux, ici ! »

Roïn Venkoo s'autorisa un sourire amer et demanda, résigné :

« Puisque cela semble indispensable, pouvez-vous me proposer un rendez-vous ? »

— J'en serai ravi. Je dois cependant vous informer que les délais d'admission sont relativement longs. La réglementation sur les suicides est extrêmement restrictive. Le nombre de praticiens responsables de ce domaine diminue d'année en année. Alors, les dossiers s'accumulent.

— Combien de temps ? s'énerva le jeune homme.

— Incertain. Notez que je suis navré de ne pas me montrer plus précis.

— Donnez-moi une date !

— En février prochain ?

— Dans six mois ? Vous vous moquez de moi !

— Absolument pas, monsieur. Vous n'imaginez pas la quantité de dérogations nécessaires à l'obtention d'un permis de suicide, la prise en charge de l'euthanasie et le remplacement de votre poste vacant. Sans compter que les services d'enregistrement des décès sont complètement surchargés avec la nouvelle loi sur la classification et l'évaluation des âmes sauvegardées sur support holographique. »

Roïn Venkoo pinça les lèvres et prépara son implant bio pour le transfert d'identification, vaincu.

« Enregistrez-moi pour février, s'il vous plaît.

— Avec plaisir, monsieur. »

L'androïde le fixa :

« Vous savez, la mort n'est pas un travail de tout repos.

— Si vous le dites. »

## 2. Elle, Olcéana Xinava

Le cylindre de transport ramenait Roïn Venkoo vers le quartier d'habitations numéro 909, un secteur plutôt calme et sans surprise dans lequel résidait un grand nombre de cadres moyens, ce qui l'avait satisfait un temps, avant de l'indifférer totalement, comme le reste. Sa vie n'était qu'une longue souffrance morale et la loi ne l'autorisait pas à y mettre fin rapidement. Oh, les autres épisodes d'une existence régie selon les critères de son siècle obéissaient sans doute à des dispositions légales analogues. Cela ne le consolait en rien.

Le TransT s'immobilisa dans le sous-sol de son immeuble. Aussi lentement au retour qu'il s'était précipité à l'aller, Roïn Venkoo en descendit et laissa les ascenseurs le hisser vers son étage. Dans le hall qui desservait son appartement, il passa devant la terrasse panoramique sans la voir et bifurqua dans un interminable couloir vert. Demain, il serait sans doute bleu ou orange. Peut-être jaune. Il en concevait la même indifférence. Une porte violette s'ouvrit à son approche et lui lança un jovial : « Bonjour, monsieur Venkoo ! » Il murmura une réponse inintelligible et entra, les yeux dans le vide.

« Quelque chose ne va pas, monsieur ? » s'enquit la table basse, qui arborait la forme d'un gros escargot gris surmonté d'un plateau en verre fumé. « Voulez-vous un divertissement ?

— Non.

— Un rafraîchissement ? » proposa le chapeau blanc d'une amanite vireuse qui trônait au milieu de la salle de vie et qui, accessoirement, servait de guéridon. « Un calmant ? Une bouffée d'*AmNézi* ?

— Merci, je n'ai besoin de rien. »

Il retira sa veste, la jeta sur un fauteuil et s'écroula dans le canapé. À cet instant précis, ses pensées n'étaient plus qu'un magma indescriptible de doute et d'incompréhension, de colère et d'abattement, d'indifférence et de renoncement. La société, *sa* société, ne lui refusait pas le droit le plus élémentaire à disposer de sa vie, non. Elle l'inscrivait simplement dans une procédure administrative aussi anonyme et obscure que n'importe quelle autre. Il aurait compris qu'une fois de plus on l'interroge, qu'on veuille le dissuader, le raisonner. Qu'on lui propose un nouveau traitement, une énième thérapie... Mais non. Il était résolu à abandonner sa vie et on lui objectait des délais, des problèmes d'effectifs.

La situation était grotesque, inconcevable... et incontournable. Il s'autorisa un sourire devant tant de stupidité, secoua un instant la tête. Le coussin dans son dos en profita pour sortir deux bras et lui masser les cervicales.

« Arrête, s'il te plaît.

— Vous ne voulez pas que je vous aide à vous relaxer ? demanda l'automate niché dans l'épais carré de mousse.

— Ça ira comme ça. »

Plus rien ne pouvait réellement le soulager. Il devait attendre, attendre, encore attendre... Il demeura immobile, les pensées dans le vague. En face de lui, le mur était gris, tout comme sa vie, son moral. Et puis les meubles, le tapis, la moquette, les murs, jusqu'aux lumières. Évidemment, il s'agissait de la dernière idée d'Olcéana, qui travaillait en ce moment sur la « pureté des teintes dans l'uniformité ». Depuis trois ou quatre semaines, les vingt-deux mètres carrés élémentaires et réglementaires de leur appartement exhibaient ainsi un gris pâle à peine décliné en deux ou trois variantes et agrémenté de quelques taches blanches et noires. Disparues les jolies teintes bleues et vertes de son canapé et de ses fauteuils, rangée dans les banques de données la grande fresque qui diffusait sur le mur en face d'anciens paysages de la Terre, effacés les bibelots SoftWav® qui égayaient son intérieur de façon éphémère et sonore. Tout était devenu gris, de la salle de vie à la salle d'hygiène, de l'autocuisine à la chambre.

Il demanda :

« Madame est-elle rentrée ?

— Elle n'est pas sortie de l'appartement, monsieur », lui répondit la lampe qui flottait au-dessus du tapis et qui ressemblait à un gros papillon de nuit. « Elle médite dans la chambre noire. Voulez-vous que je l'informe de votre arrivée ?

— Surtout pas. »

Olcéana détestait qu'on la dérange quand elle se recueillait dans l'obscurité et le silence le plus complet de leur chambre à coucher qui, pour la circonstance, s'était vue attribuer le qualificatif de « noire ». Elle affirmait que cette disposition lui permettait de jouir d'un état créatif « optimum ».

Olcéana avait vingt-huit ans et était une artiste, une créatrice de mode. Roïn admettait volontiers ne rien connaître à l'art en général et à la mode en particulier. Sa compagne s'évertuait à lui expliquer la moindre de ses créations. Peine perdue. Il ne voyait, dans l'assemblage de tissus anciens, l'entrelacs des champs de force chatoyants, des fibres métalliques ou autres exoplastiques tressés, qu'un amalgame indistinct et informe.

« Tu es inculte », lui avait-elle jeté plus d'une fois.

Elle ne se trompait pas. Pourtant, il aurait pu en être tout autrement. Il était né trente-trois ans plus tôt dans une famille ordinaire, biparentale, mixte, qui avait désiré un enfant et accompli pour lui tout ce que son siècle préconisait. Le jour de ses trois ans, ses parents l'avaient confié à la *Grande Crèche* du centre-ville qui avait pris en charge son éducation, lui avait appris à naviguer sur les réseaux Syscom, dialoguer sur les forums, dans les réunions virtuelles, les clubs informels. Il avait intégré le foyer à six ans, le collège à onze. Puis, plus tard, le lycée, l'université. Parcours normal, standardisé, aseptisé, efficient.

C'est à ce moment-là que sa différence de caractère s'était manifestée ouvertement. Bizarrement. Tandis que ses condisciples étudiaient l'Antiquité, le Moyen Âge, choisissaient la musique, la peinture, se spécialisaient dans l'étude de l'anglais, du français ou d'autres langues mortes similaires, lui s'était orienté vers *l'analyse et la gestion d'une économie de groupe par l'approche vectorielle et fluctuante*. Somptueux programme. Ambitieux comme lui ne l'était pas. Abstrait à souhait. Bien loin de l'art, sans doute.

La nuit tombait lorsque sa compagne se décida à faire son apparition.

« Oh ! Tu es là, mon chéri ! » s'exclama-t-elle en venant l'embrasser, sans toutefois le toucher.

En l'absence du champ antibactérien, c'eût été bien sûr d'une insalubrité extrême.

« Tu m'as l'air fatigué. Pourquoi t'obstines-tu à te rendre à ton bureau ?

— Ils ont besoin de moi.

— Mais non ! Utilise le réseau et tu pourras tout régler d'ici !

— Sans doute, mais tu sais très bien que je n'aime pas cette virtualité permanente. Je suppose que toi, tu n'es pas sortie de l'appartement ? »

Elle s'esclaffa.

« Évidemment ! À quoi veux-tu que cela me serve ? Cet après-midi, j'ai fait la connaissance d'Àthias Vaxav !

— Qui est-ce ?

— Enfin, Vaxav, le grand couturier ! Il dirige une école à Estoff. Il possède un talent fou, un style très particulier mélangeant classicisme et modernisme. Je l'ai rencontré sur le forum *Art de vie et Exception*. Je lui ai montré quelques-unes de mes créations et il m'a dit que cela l'intéressait ! Tu te rends compte, Roïn, cela l'intéresse ! Bien sûr, il a précisé que mes œuvres manquaient encore un peu de finesse dans les détails, d'harmonie dans les matériaux, mais il a parlé de fraîcheur, de spontanéité, de candeur... J'en suis toute retournée ! Du coup, j'ai passé le reste de la journée dans la chambre noire et regarde ce que j'ai conçu ! »

Elle s'éloigna du canapé, s'accroupit jusqu'à prendre une position fœtale, et se redressa lentement en écartant les bras. Un voile mauve jaillit de sa taille et enserra son buste. Des arceaux de couleur grise, presque métallique, s'empilèrent sur son cou et sur le sommet de sa tête. Une jupe rose descendit le long de ses jambes au fur et à mesure qu'elle se relevait. Puis le voile changea de teinte, rejoignit ses bras et ses mains avant de disparaître en émettant de petits éclairs. Sincère, Roïn déclara :

« C'est étonnant.

— Étonnant ? Tu ne trouves rien d'autre à dire ? Mon pauvre chéri, tu ne comprendras vraiment jamais rien à l'art ! Cette tenue représente la genèse de l'œuf, l'émotion de la chrysalide

et l'envol du papillon. Tu me parles d'étonnement alors que tu devrais éprouver un sentiment d'émerveillement !

— Franchement, pour un habit...

— Un habit reflète la grandeur de celui qui le revêt. Imagine l'effet que font les tiens sur ton entourage : banalité, passivité, indifférence, effacement de soi... Prends mon papillon : il évoquera émotion, mouvement, élévation. Un seul mot : grandeur.

— Il me semble tout de même peu adapté pour se rendre à son travail.

— Personne ne va plus à son travail, je t'ai déjà dit ! Sauf toi ! Ah, mon chéri ! Tu es délicieusement rétro, trop farfelu, si ennuyeux, tellement insignifiant... Mon art ne peut que progresser à tes côtés ! »

Olcéana trouvait toujours les mots précis qui caractérisaient leur union. Elle fit disparaître les champs de force, s'approcha de lui et posa un baiser à quelques centimètres à peine de sa joue.

« Je suis contente, tu ne sais pas à quel point... Oh ! J'oubliais : il m'a invitée à son école ! »

Le jeune homme fit la moue.

« Ne devais-tu pas obtenir ton diplôme l'année prochaine ?

— Oui, mais Vaxav ! Je ne peux pas refuser... C'est une trop grande chance. Peut-être la seule, l'unique, la dernière que j'aurai !... »

— Ne vaudrait-il mieux pas terminer ton cycle actuel avant ? insista-t-il.

— Ce sera cher, oui, bien sûr..., continua-t-elle sans l'écouter. Et... Qu'a-t-il ajouté ? Oui ! Il me faut un espace de liberté et de vide rien qu'à moi. Une sphère de « non-présence » pour que seul l'Art puisse en occuper chaque parcelle. Tu réalises, Roïn ? Avec Vaxav, même le vide possède de l'importance ! Ah, je me sens si petite à côté...

— Que veux-tu que l'on fasse ? Nous avons déjà réaménagé trois fois l'appartement !

— Nous devons changer de logement, Roïn chéri.

— Ce n'est pas possible, mon salaire n'y suffira pas !

— Rien ne doit venir à l'encontre de l'art, m'a dit Vaxav. Seuls les rustres sont incapables de concevoir les sacrifices qu'un artiste doit imposer aux autres pour satisfaire sa plénitude. Il a

raison ! Tu as toujours tout fait pour moi. Tu y arriveras, je le sais. Je vais me ressourcer. »

Elle lui lança un nouveau baiser et s'éclipsa. Tout au long de son discours, ses habits avaient pris des teintes blanches, bleues, pastel. Sans doute le symbole de la pureté. À moins que ce soit la fraîcheur ? Ou l'innocence ? Autre chose ? Tout cet étalage sophistiqué restait pour lui désespérément hermétique.

Il baissa la tête, laissa ses pensées dériver sans but. Une nouvelle fois, elle s'était réfugiée dans sa chambre noire. Il finirait la soirée tout seul. Il pourrait méditer sur sa vie et sa vacuité.

### 3. Lui, Ahtaïn Filiji

Néo-Cario, bâtiment 4, 40. Siège social de la *Clinique Réparatrice Invasive et Corrective*

L'immense salle ne semblait posséder ni commencement ni fin. D'intenses barres de lumière verticales lançaient une clarté aveuglante sur le sol noir, mat, strié de veines plus obscures encore. Quelque part sur cette immensité, Ahtaïn Filiji, le directeur de la *Clinique Réparatrice Invasive et Corrective*, se tenait derrière son bureau, simple plateau de verre interminable et entièrement vide. Devant, disposées en un large arc de cercle, trois personnes lui faisaient face, le visage crispé.

« Messieurs, je ne suis pas satisfait. »

Les trois hommes s'agitèrent sur leurs sièges.

« Je ne comprends pas... », commença Solanace, le directeur de l'étude. « Nos chiffres correspondent précisément à la réalité. »

Ahtaïn Filiji s'enfonça dans son fauteuil en secouant la tête.

« Je ne conteste pas vos résultats, mais l'interprétation que vous en faites.

— Nous nous appuyons sur les relevés sanitaires de ces quatre derniers siècles, le tout pondéré par les disparités locales, les habitudes de vie individuelles et le brassage génétique. Le gouvernement a commandé un rapport et...

— Je sais ce que notre gouvernement a demandé, messieurs. Je sais aussi que le compte-rendu que vous m'avez fourni est

parfaitement exact, documenté et précis. Cependant, il faut parfois lire au-delà des chiffres.

— Vous voulez travestir la réalité ? » s'offusqua Cloppe, le deuxième expert.

« Nullement. Le rapport que nous transmettrons reprendra chacune de vos courbes, le moindre de vos tableaux.

— Je ne vous suis plus...

— Je vais vous expliquer. »

Ahtaïn Filiji se leva, fit le tour de l'immense bureau en verre avant de s'arrêter devant les experts :

« Nous nous trouvons à Néo-Cario, la capitale de l'ancienne Europe, de l'Afrique du Nord et d'une grande partie de l'Asie orientale. Depuis que l'homme foule cette terre, il n'a eu de cesse d'élever des édifices, d'aménager son environnement, de combattre ses prédateurs au nombre desquels il figure lui-même en premier et, par des procédés aussi habiles qu'artificiels, de repousser les limites de la mort. Pour ce faire, nos médecins doivent lutter contre une multitude de maux, en tête desquels se situent les néoplasies malignes, autrement dit le cancer. »

Les experts levèrent les yeux au ciel.

« Vous connaissez votre médecine, messieurs, je n'en ai pas le moindre doute. Et vous savez aussi que depuis l'ère moderne notre mode de vie, notre sédentarisation, notre alimentation et nos industriels ont favorisé l'établissement des tumeurs avec la même vigueur que notre médecine s'est efforcée, elle, de les éradiquer. »

Il pointa du doigt l'automate-écran où s'étalait le rapport.

« Pour la première fois depuis le début du millénaire, le cancer n'est plus la cause principale des décès dans nos pays. Votre rapport le dit, mais de façon beaucoup trop timorée. Je veux des affirmations nettes, des conclusions sans appel. Ces trois dernières années, notre réseau a traité plus de onze mille patients avec un taux de réussite qui frise les soixante-douze pour cent. Votre compte-rendu doit mettre en évidence ces chiffres et notre rôle sans ambiguïté.

— Nos thérapies ont certes enregistré des résultats très encourageants, dit le directeur de l'étude, mais la baisse du niveau de cancer est principalement due à un changement de vie radical de la population.

— Ce n'est pas parce que nous le savons tous qu'il ne faut pas se féliciter de nos résultats personnels.

— Mais ils vont nous accuser de complaisance !

— Je l'espère bien.

— C'est du suicide ! Si le gouvernement vient à changer, toutes nos subventions nous seront retirées ! Nous courrons à la faillite...

— Des élections sont programmées dans dix-huit mois. Les sondages que j'ai secrètement commandés pronostiquent le pouvoir actuel perdant. La tendance peut évoluer, mais nos citoyens sont versatiles et ingrats. Je ne donne pas cher de nos responsables présents.

— Alors là, je ne vous comprends plus...

— Messieurs, si vous êtes incontestablement de grands médecins, je ne vous confierais guère de responsabilités en économie et en gestion d'entreprise. À partir du moment où le ministère de la Santé nous a sollicités pour cette étude, notre firme était discréditée. Si nous avions refusé d'établir ce rapport, nos concurrents auraient manifesté de suite et hurlé à la manipulation. Nous n'avons rien dit, ils n'ont fait qu'une réaction de principe et ils attendent désormais sa publication pour le dénoncer, n'espérez pas autre chose. »

Le médecin fit la moue.

« Je sais que vos chiffres sont exacts. D'ailleurs, ne vous inquiétez pas, nos adversaires ne vont pas les contester. Ils ne réfuteront même pas vos conclusions. Par contre, ils insisteront sur le fait que nous n'avons aucune légitimité pour les promulguer, que le gouvernement en place a commis une faute en nous confiant cette tâche, que l'indépendance des commissions a été bafouée. Pire ! que ce rôle nous a été donné en échange de « faveurs ». Nous sommes encerclés, messieurs, et nous allons enfoncer le clou. »

Ahtaïn Filiji revint s'asseoir derrière le bureau et resta silencieux quelques secondes en observant ses trois experts qui attendaient, visiblement inquiets ou, pour le moins, circonspects. Il croisa les bras, déclara posément :

« Solanace, publiez ce rapport en l'état, en ajoutant simplement que les différents acteurs du marché et les derniers ministres en place, grâce à leurs politiques volontaires, ont

permis d'obtenir ces résultats encourageants. Insérez trois lignes évoquant un traitement ou deux mis au point ces dernières décennies. Ne dites rien de plus, ne citez pas de noms. Tous ont été établis dans nos laboratoires, ce que ne manqueront pas de rappeler les médiacom. Concluez par une note d'espoir sur un « avenir sans cancer ».

« Dans dix-huit mois, le gouvernement actuel tombera, et nous avec. Mes experts économistes estiment que notre chiffre d'affaires va s'effondrer de soixante-cinq pour cent. Notre principal concurrent, *Corps Magique*, lancera une OPA sur nous et n'aura aucun mal à nous acquérir.

— C'est une catastrophe !

— Non. *Corps Magique* m'appartient. Depuis deux ans, je rachète toutes ses actions une à une. Dans quelques mois, je serai majoritaire. La déconfiture programmée de notre société va nous permettre d'évincer les actionnaires trop frileux à peu de frais et de devenir le numéro un du traitement du cancer.

— Eh bien ! C'est finalement une chance que le ministère nous ait proposé cette expertise », dit Cotinine, le troisième expert.

« La chance n'existe pas dans les affaires. L'idée vient de moi. »

Il éteignit l'automate-écran d'un regard.

« J'attends votre rapport définitif, messieurs. Au revoir. »

Les trois médecins saluèrent Filiji d'un bref hochement de tête, se levèrent et disparurent. Dans le même temps, les projections holographiques cessèrent, la salle s'évanouit, le décor, les sensations psy. Le directeur de la *Clinique Réparatrice Invasive et Corrective* se retrouva seul, assis dans un fauteuil anonyme d'un tout petit studio. Et pleinement satisfait. La mascarade était terminée.

Une porte s'ouvrit sur le côté et laissa entrer un androïde qui poussait un petit chariot.

« Un verre de gin-vanillé, monsieur ?

— Volontiers, oui. »

Il regarda l'androïde servir l'alcool et l'épice de synthèse lentement se mélanger, faisant prendre au cocktail une jolie couleur jaune pâle – d'où son nom.

« Voici, monsieur.

— Merci. »

Ahtaïn Filiji saisit le verre et but une gorgée.

« Comment m'as-tu trouvé ? interrogea-t-il.

— Comme de coutume, monsieur. Sûr de vous, incisif, sans riposte possible. Toutefois, était-il utile de leur dévoiler votre plan ?

— Bien sûr, Igor.

— Ne risquent-ils pas de le divulguer malgré eux ?

— Malgré eux ou volontairement, j'y compte bien. Je sais que l'un d'eux au moins travaille en sous-main pour *Corps Magique*. Dès que leurs cadres auront eu vent de mes prétendus plans, ils essaieront à tout prix de reprendre le contrôle de leur société et je me garderai bien de les en empêcher. Par actionnaires fantômes interposés, je vais même les y aider.

— À quoi cela va-t-il vous servir, monsieur ?

— La médecine traditionnelle est finie. À quoi bon réparer coûte que coûte un corps alors que l'on sait aujourd'hui produire par bouturage n'importe quel tissu, n'importe quel organe, voire un corps entier ? Qu'importe si cela coûte cher ou si les greffons obtenus sont fragiles. Les firmes spécialisées les remplaceront autant de fois que nécessaire pour la satisfaction de leur chiffre d'affaires. Les mentalités ont changé, notre mode de vie aussi. Cela ne sert à rien d'afficher une nostalgie rétrograde. Quant aux gouvernements successifs, ils rognent année après année sur nos budgets, qu'ils ne jugent plus nécessaires. Le rapport que nous allons publier sera le coup de grâce. Tu ne trouves pas qu'il est grand temps de changer de métier ?

— Je comprends, monsieur. Et vos actionnaires ?

— Aucun risque de ce côté. Cela fait des années qu'ils se contentent de prélever les dividendes sans lever le petit doigt. Je ne suis même pas certain qu'ils se rappellent encore l'activité de notre société. »

Il tapota son verre.

« L'avenir appartient à ceux qui savent l'anticiper. N'oublie pas cela, Igor.

— Je n'oublierai pas, monsieur. »

#### **4. La Loi, quelle loi ?**

Roïn Venkoo se réveilla comme tous les matins à 8 heures précises. Il se leva, en faisant attention de ne pas déranger sa compagne, qui l'avait rejoint au cours de la nuit.

« Je suis très réceptive », lui avait-elle alors murmuré à l'oreille.

Ils avaient fait l'amour. Olcéana avait pimenté leurs jeux avec toute une panoplie de champs d'énergie colorés et diminué de moitié la valeur des filtres biologiques recommandés avant tout contact. Si cela favorisait les échanges épidermiques, les protections hygiéniques en étaient tout autant affectées, ce qui perturbait un peu Roïn, respectueux des avertissements sanitaires. Il imaginait volontiers qui insufflait ce genre d'idées à sa compagne : Syscom.net et les « maîtres » ou prétendus tels qu'elle se faisait un devoir de fréquenter.

Sans bruit, il se rendit dans la salle de bains et subito sans broncher deux séances de désinfection corporelle en prenant bien soin de s'attarder sur les organes appropriés. Il s'empara de ses habits aseptisés dans l'armoire automatique et s'en vêtit avant de se diriger vers l'autocuisine, qui lui délivra le même petit-déjeuner que ces dix dernières années. À 8 h 35, comme toujours, il jeta les restes dans le broyeur et s'en fut.

Les couloirs étaient vides et silencieux. Il n'y croisait jamais ses voisins qui, en proportion écrasante, sortaient rarement de chez eux, ni les robots nettoyeurs prévus pour se faire le plus discrets possible. Personne ne se rendait plus à son travail, lui avait déclaré Olcéana. Et elle avait raison. Seuls les cas de force majeure le commandaient : quelques réunions formelles, un impératif matériel, une ambition démentielle... Depuis des décennies, le travail venait aux travailleurs. De même que les loisirs, les spectacles, les rencontres. Les visites, culturelles ou non. Les courses, les tracasseries administratives, la médecine. Les mille caprices d'une vie moderne. Futile. Inutile.

Désormais, le citoyen moyen ne sortait plus à l'air libre que par obligation. Pour braver la pollution aussi. Se faire peur. Se donner des sensations, des frissons. Seuls quelques-uns le faisaient pour la simple joie de contempler le ciel, un arbre, l'herbe. Plaisir insolite. Excentrique. Lui était excentrique, il

le reconnaissait volontiers. Depuis son enfance, il le concevait pareillement.

Il atteignit le hall. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent toutes grandes à son approche. Il s'apprêtait à entrer dans la cabine quand une idée saugrenue lui traversa la tête. Il fit demi-tour, se dirigea vers la terrasse panoramique devant laquelle il passait matin et soir, et effleura le bouton d'accès. La porte s'ouvrit sans un bruit et il pénétra sur l'étroite plate-forme qui offrait une vue sans fin sur une série d'immeubles gris et anonymes.

Il resta immobile un long moment. Ses pensées défilaient à toute allure. Ce à quoi il songeait témoignait d'une incivilité totale, mais, d'un autre côté, finis les formulaires, l'attente, les explications, la vie imposée par les préceptes de son siècle et sa prétendue normalité. Il s'approcha de la balustrade, sentit la présence du champ de force censé prévenir tout accident – un franchissement volontaire était impensable. Lentement, il posa ses mains sur la rambarde et se pencha dans le vide. *Horreur Défiant*, que c'était haut... Oubliant son vertige, il monta sur le rebord et, sans réfléchir, sauta le plus loin qu'il put. Son corps heurta le champ de force, s'y enfonça mollement et, après un semblant d'hésitation, tomba en tournoyant lentement dans l'air avant de s'écraser trois cents mètres plus bas.

## 5. La Loi, c'est la loi

« Monsieur, réveillez-vous. Monsieur... Je sais que vous pouvez m'entendre ! »

Lentement, Roïn Venkoo entrouvrit un œil. Une forme blanche un peu floue lui apparut, avec une sorte de croix rouge sur le dessus.

« Alors, comment vous sentez-vous, ce matin ? Ça va ? »

Comment lui était-il possible de dire s'il se portait bien après... *Oh !*... Une violente douleur lui traversa le corps, le forçant à fermer les yeux. Il revit le vide, les vitres de son immeuble et... la chute ! Il n'avait pas pu survivre à une chute pareille ! De quelle façon un défunt saurait-il conserver ses souvenirs ? À quoi cela servait-il de mourir si un tourment

similaire vous accueillait à votre réveil ? Comment concevoir même qu'il puisse se réveiller ?

Il rouvrit les yeux, découvrit la pièce d'une blancheur éclatante, une table et une chaise en plastique étincelantes, le bouquet d'holofleurs de circonstance, tomba sur le visage bienveillant, souriant, de l'androïde infirmière.

« Ils m'ont ressuscité, c'est cela ? Je ne suis pas mort ?

— Disons que vous ne l'êtes plus.

— Pourquoi ?! hurla-t-il.

— Vous ne figuriez pas sur la liste des défunts autorisés, quelle question ! »

Elle rit, s'assit sur le rebord du lit en ajustant sa blouse blanche :

« Vous êtes tombé sur la tête ou quoi ? »

Roïn Venkoo se mordit les lèvres. Il avait voulu décider à leur place. Il avait voulu, pour une fois, tenir son destin en main, s'assumer, prendre son envol. La technique de son siècle l'avait rattrapé.

Il secoua la tête, demanda sans oser regarder l'infirmière de face :

« Comment avez-vous pu... ?

— Nous possédons de très bons traumatologues dans notre établissement ! Lorsque vous êtes entré dans nos services, votre cerveau était inactif depuis quelques minutes, mais votre sauvegarde psy avait bien fonctionné. Nos neurochirurgiens ont prélevé votre encéphale, ont retiré la capsule bio avec laquelle ils ont programmé une endive qu'ils ont réimplantée dans votre crâne.

— Une quoi ?

— Excusez-moi ! Je me laisse aller par moments ! Une endive, un cerveau de culture. Nous en gardons toujours quelques-uns en réserve, au cas où.

— Mais... mes jambes, mes bras ?

— Oh, un gros travail mécanique, plus long que complexe. Biolaser pour les membres brisés, extraction et remplacement par des prothèses en céramique pour les os irrémédiablement abîmés. De quoi entraîner nos robots-manipulateurs ! Bien sûr, il a fallu remplacer cinq ou six organes qui n'avaient pas supporté votre chute, une dizaine de dents, plusieurs mètres d'intestin et

retendre la peau par endroits. Un bain nutritif pour réactiver vos cellules et vous voilà sur pied ! »

Roïn Venkoo avait baissé les yeux, anéanti. En face, l'infirmière approcha sa tête blanche et continua :

« Je suis désolée, mais, en même temps que votre capsule bio, les chirurgiens ont prélevé la pastille noire contenant les trente dernières minutes de vos pensées internes ainsi que vos paramètres de fonctionnement. Les enquêteurs officiels de la terrasse panoramique ont analysé les circonstances de votre chute. Ils ont conclu sans mal que vous n'aviez pas été victime d'une défaillance de leurs installations. »

Évidemment. Roïn Venkoo grimaça, soudain soucieux. L'infirmière androïde secoua les mains.

« Ne vous alarmez pas. Je ne suis pas ici pour vous juger.

— Oh, d'autres s'en chargeront. . .

— Dès que vous vous lèverez, je le crains.

— Eh bien, cela me laisse au moins un peu de temps. »

L'infirmière cligna des yeux, lui adressa son plus joli sourire :

« Euh, peut-être pas beaucoup. . . J'étais venue pour cela. . . »